

Tourments de jeunesse

CHRONIQUE Adaptés avec intelligence, Flaubert, Wedekind et Noren parlent à l'adolescence.



LE THÉÂTRE

Armelle Héliot

aheliot@lefigaro.fr
blog.lefigaro.fr/theatre

De toutes les pièces consacrées à l'adolescence, *L'Éveil du printemps*, de Frank Wedekind, est la plus profonde et la plus éloquente. On ne se lasse jamais de la revoir. Alain Batis, metteur en scène délicat, nous propose mieux : une version contemporaine, composée par Aïat Favez. Et mieux, une version qui nous fait (un peu) basculer dans un certain fantastique. En effet, tout commence au clair de Terre, sur Platonium. On a la peau légèrement bleutée, mais on va au lycée, comme ailleurs. A. (Nassim Haddouche) contemple le ciel étoilé et rêve d'ailleurs. Il obtient un visa pour la Terre. Bon élève solitaire, il ne connaît pas nos usages. Il est un peu gauche. Cela n'empêchera pas Anna (Emma Barcaroli) de l'aimer... Citons encore Pauline Masse, Geoffrey Dahm, Mathieu Saccucci. Ils sont excellents et, pour certains, passent avec brio d'un personnage à l'autre. C'est merveilleusement écrit, mis en scène, joué. Il y a quelque chose d'universel, d'atemporel dans cet *Éveil*. Un bijou insolite et bouleversant.

Histoires de jeunes, au seuil de l'âge adulte, avec la variation écrite et mise en scène par Sophie Lecarpentier d'après Flaubert et Truffaut, *Nos éducations sentimentales*. Le texte manque un peu de concision mais le rythme du spectacle va effacer cette impression. Un narrateur « off », Frédéric Cherboeuf, est le fil d'un récit attachant. Les atermoiements du héros, Julien Saada, reprennent ceux de Frédéric Moreau, le jeune Rouennais qui vient à Paris pour devenir écrivain. Il a rencontré une femme, Madame Arnoux. Il en est amoureux... On connaît la suite ! De nos jours, dans un décor léger à domi-

nante noir et blanc, les scènes se succèdent, le temps passe. Les espérances se fanent, les sourires se flétrissent. Valérie Blanchon, Vanessa Koutseff, Solveig Maupu, Stéphane Brel, Xavier Clion, complètent cette distribution de qualité. Les désarrois comme les ambitions de cette jeunesse, ont eux aussi quelque chose d'atemporel, qui touche et séduit ceux qui ont l'âge de s'y projeter.

Violence et solitude

Frank Wedekind et Gustave Flaubert parlent aux adolescents. Se construire, se trouver, aimer, entreprendre, dans le monde de l'auteur de *Lulu*, comme dans celui de *Madame Bovary*, les expériences, aussi douloureuses soient-elles, ne se présentent jamais comme des tentations totalement destructrices. Et si les jeunes du XIX^e siècle - *L'Éducation sentimentale* date de 1869, *L'Éveil du printemps* de 1891 - peuvent être colorisés aux couleurs du XXI^e, c'est bien parce que l'on demeure dans un monde relativement ouvert. Il n'en est rien avec celui de Lars Norén, et en particulier dans ce texte sauvage qu'est *Le 20 novembre*. On se souvient que l'écrivain suédois s'est inspiré d'un fait divers réel. À Emsdetten, en Allemagne, le 20 novembre 2006, un jeune homme de 18 ans pénètre, armé, dans son ancien lycée et tire sur ses camarades et professeurs. Il meurt. Noren a composé ce monologue à partir du journal qu'aurait tenu l'ado perdu, suicidaire et désorienté. Depuis, le sang a coulé.

Mis en scène par Élodie Chanut, le sensible Nathan Gabilly, que nous avons vu à Colombes, contient la violence du « personnage ». Corps, voix, regard, tout dit le désastre d'un monde qui sacage les enfants et les abandonne à leur solitude. Ainsi tourne la planète bleue.

***L'Éveil du printemps*, Théâtre de l'Épée de Bois (Paris XII^e), jusqu'au 25 février.**

***Nos éducations sentimentales*, Théâtre 13/Jardin (Paris XIII^e), jusqu'au 18 février.**

***Le 20 novembre*, Maison des Métallos (Paris XI^e), du 5 au 10 février.**